

Nouveautés

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (71), 8–18.

BIBLIOGRAPHIE

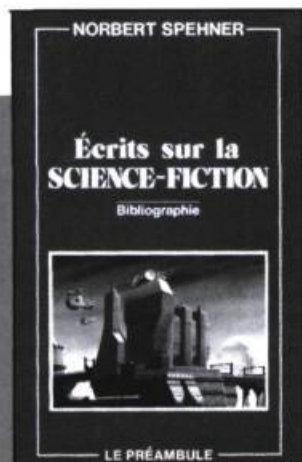
Écrits sur la science-fiction

Norbert SPEHNER

Le Préambule, Longueuil, 1988, 534 p. (35 \$)

« Bibliographie sélective, partiellement annotée et critique. Des études sur la science-fiction en français, en anglais (et occasionnellement en d'autres langues) publiées depuis le début du XX^e siècle jusqu'à nos jours. » (p. 9). *Écrits sur la science-fiction* est, en quelque sorte, la suite logique de *Écrits sur le fantastique* du même auteur publié en 1985, qui a rendu de précieux services tant aux chercheurs qu'aux amateurs. Précédée d'une introduction et d'un mode d'emploi, cette bibliographie est divisée en deux grandes parties : d'abord les études générales sur le genre (en débordant la littérature, en incluant le cinéma et l'illustration), puis les études spécifiques sur les auteurs (peu importe leurs origines). Cette deuxième partie est loin d'être complète. Une seule référence, par exemple, au roman *la Trouble fête* de Bernard Andrès parce que le compilateur a négligé tout simplement les articles et études parus ailleurs que dans *Lettres québécoises* ! Seulement six références à Jean-Pierre April. Pourquoi ignorer l'étude du *DOLQ* (t. II) consacrée à *la Fin de la terre* d'Emmanuel Desrosiers qui fournit d'ailleurs une substantielle bibliographie. Et on pourrait s'arrêter à chaque auteur sélectionné ! On a de la difficulté à comprendre les choix du compilateur, à moins qu'il ait décidé, sans plus, de nous livrer sa documentation. Quant à la première partie, divisée en sept parties, elle est difficile de consultation en raison du morcellement des références : l'utilisateur devra sans cesse se reporter à l'index pour s'y retrouver. Une somme, bien sûr, mais incomplète, qui nous laisse sur notre appétit malgré ses quelque 534 pages.

Aurélien BOIVIN



L'empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes

Gilles LIPOVETSKY

NRF/Gallimard, Paris, 1988, 345 p.

Dans la foulée de son premier essai, *l'Ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*, Gilles Lipovetsky propose dans *L'Empire de l'éphémère* une série d'essais dans lesquels il démontre que la mode actuelle, loin d'uniformiser les individus et de les subordonner à un code vestimentaire unique, ouvre au contraire à une multitude de codes tout autant légitimes les uns que les autres. C'est qu'en effet la mode, depuis le début des années soixante-dix, s'est largement démocratisée en rompant avec l'hégémonie des grands couturiers pour permettre à l'industrie du prêt-à-porter de produire à grande échelle des designs exclusifs. Chacun-e est dorénavant « autorisé-e » à se vêtir comme bon lui semble, peu importe les circonstances : comme le souligne l'auteur, « la logique de la distinction sociale (Bourdieu) paraissant loin d'être la clé passe-partout de l'inconstance frivole ».

Lipovetsky démontre, en remontant jusqu'au Moyen Âge, moment où la mode est apparue, que la mode déborde le paraître vestimentaire car elle est devenue « un procès général à l'œuvre dans tout le social qui commande la production et la consommation des objets, la publicité, la culture, les médias, les changements idéologiques et sociaux », comme le justifie la deuxième partie du livre. Dorénavant, la vie quotidienne est régie par la séduction, l'éphémère, la différenciation marginale loin d'être vouée à l'obsolescence des choses et des lumières. Ce recueil d'essais plonge au cœur d'une sociologie des faits et gestes les plus familiers et s'emploie à développer une réflexion qui, par la richesse documentaire tant statistique qu'historique, la finesse et la pertinence de l'analyse, rend ce volume incontrôlable.

Roger CHAMBERLAND

La chanson dans tous ses états

Robert GIROUX et alii

Triptyque, Montréal, 1987, 238 p.

Robert Charlebois l'enjeu d'« ordinaire »

Jacques JULIEN

Triptyque, Montréal, 1987, 199 p.

Robert Giroux ne désespère pas et continue toujours de parler de la chanson et de regrouper autour de lui des gens qui veulent faire du genre leur objet d'étude. Ce troisième collectif, *la Chanson dans tous ses états*, parle de censure, de la discographie comme indice de popularité, des industries culturelles sonores, de définition du genre, etc. L'ensemble des textes touche surtout la chanson vue non pas comme « art mineur » dit Giroux, mais comme « un art de la performance ». Les collaborateurs du numéro tiennent un « discours critique » sur la chanson et leurs études (douze) sondent divers aspects de l'univers constitué par le texte, sa sonorisation et leur mise en scène. Les textes de Robert Giroux, Bruno Roy, Jean-Jacques Schira, Réal Larochelle, Yves

Laberge, Jacques Julien, Renée-Berthe Drapeau, René Charest, Manon Poulin et Sylvie Faure sont autant de réflexions sérieuses sur un genre vu trop souvent comme léger. En ce sens, Jacques Julien, à la même maison d'édition, offre une analyse serrée, pertinente de la rencontre réussie (1968 — 1976) entre Robert Charlebois et la « vision utopique » proposée par une époque et un espace social. Deux livres très intéressants.

André GAULIN

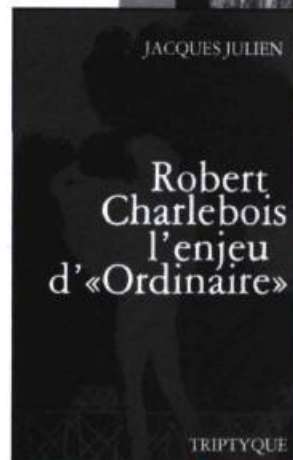
Les insolences du bilinguisme

André RICHARD

Asticou, Hull, 1987, 150 p.

Si vous n'avez pas encore lu *les Insolences du bilinguisme*, vous êtes déjà en retard. C'est un livre à la fois décourageant et revigorant. Décourageant parce qu'on y voit les méfaits du bilinguisme. L'auteur, Ontarais de naissance, a bien voulu croire à ce beau grand pays bilingue : force lui fut de déchanter. À tel point qu'il finit par venir vivre au Québec. Mais là encore, surprise : le bilinguisme s'y impose de plus en plus. Aussi l'auteur se veut-il persuasif pour dénoncer un bilinguisme dont la pratique est assassine, bouffonne, pernicieuse. En ce sens revigorant, le livre identifie le malaise, le dénonce, s'en moque, fourmille d'exemples. Un plaidoyer *pro domo patriae*, un essai fervent qui dit un *NON* sonore à la dépossession linguistique.

André GAULIN



NOUVEAUTÉS

Le prochain rendez-vous

Louis O'NEILL
Éditions La Liberté, Québec, 1988, 187 p.

Québec 1945/2000, tome 1, à la recherche du québécois

Léon DION
Presses de l'université Laval, Québec,
1987, 182 p.

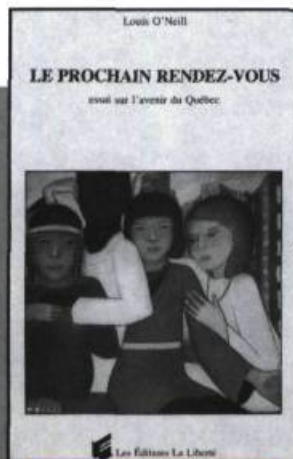
Deux universitaires de Laval produisent leur réflexion sur le collectif québécois. Léon Dion d'une part, dans un premier volume, à même son expérience et son savoir, s'interroge sur le sens de l'identité et la quête historique qu'en ont faite les Québécois. Son ouvrage s'appuie sur un certain nombre de créateurs (étrange de ne pas trouver Jacques Ferron, par exemple) et de penseurs. Dion reste nuancé, souple intellectuellement, légèrement idéaliste et profondément humaniste, attaché à sa terre natale. O'Neill, pour sa part, avec l'oeil du militant et théologien, accuse les étapistes d'avoir torpillé l'indépendance. Selon lui, les Québécois ont choisi en fonction de la conjoncture créée par un tel étapisme et leur choix n'est pas du tout définitif. En attendant un autre rendez-vous, O'Neill propose toute une série de mesures susceptibles de renforcer les positions québécoises. Deux livres stimulants car tous les deux s'ouvrent largement sur un Québec toujours possible.

André GAULIN

Shakespeare et son théâtre

Northrop FRYE
Boréal, Montréal, 1988, 269 p.

Prix du Gouverneur général en 1987, *Shakespeare et son théâtre* du critique littéraire Northrop Frye reprend, dans une transcription adaptée pour un livre, la teneur de cours offerts au premier cycle à Victoria College.



L'introduction, détaillée, établit le cadre historique des ouvrages du dramaturge anglais en insistant sur certains aspects qui ont marqué quelques pièces comme, entre autres, les problèmes de la censure et le pillage des éditions. Le tout est complété par des conseils pédagogiques appropriés à l'étudiant qui doit lire une pièce de théâtre : de l'obligation

à reconstruire mentalement une mise en scène efficace au choix inventif des meilleurs interprètes, toutes choses qui permettent à une pièce de théâtre de vivre sa propre vie. Commence alors l'étude systématique des œuvres. De *Roméo et Juliette* à *la Tempête* en n'oubliant pas *Hamlet* et le cycle de la dynastie des rois d'Angleterre, l'auteur examine les particularités de chaque ouvrage. Les principaux problèmes soulevés se tissent autour d'une même grille. La situation historique et les différentes sources des pièces précèdent la dissection de la structure et de l'action dramatique alors que d'heureuses comparaisons avec d'autres ouvrages de Shakespeare éclairent à la fois les intentions du dramaturge et favorisent une explication plus circonscrite de la terminologie de l'époque. Une approche des mobiles des personnages et de leurs principales caractéristiques, à laquelle se greffe le symbolisme caché derrière certains mythes, complète l'ensemble.

Les synthèses saisissantes où se croisent avec bonheur faits d'histoire et notions théâtrales n'empêchent pas le critique de formuler des réflexions pertinentes à partir de l'existence actuelle afin de jeter un éclairage plus juste sur les moeurs d'une époque. En effet, la grande magie verbale de Shakespeare transpire pour ainsi dire dans la verve puissante et structurée de la démonstration où le critique, à travers un langage plein d'images, use de procédés pédagogiques efficaces.

Yvon BELLEMARÉ

É T U D E S

Octave Crémazie poète et témoin de son siècle.

Odette CONDEMINÉ
Éditions Fides, Montréal, 1988, 309 p.

Joseph Lenoir, œuvres

Édition critique par John HARE et
Jeanne d'Arc LORTIE
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal,
1988, 331 p.

Enfin rassemblée et annotée par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie, l'œuvre de Joseph Lenoir comprend une soixantaine de poèmes, des essais, des conférences de même qu'un conte publiés dans des périodiques entre 1840 et 1860. L'introduction du livre, en plus de nous faire découvrir l'homme, — avocat, membre de l'Institut canadien et poète novateur, — résume les thèmes dominants de cette œuvre : l'engagement politique, la femme et l'amour, le monde onirique, le macabre et le fantastique. Une chronologie et une bibliographie viennent enrichir le texte.

Alors que l'œuvre de Joseph Lenoir est présentée dans une édition de luxe assez coûteuse, Odette Condemine publie dans une édition scolaire plus accessible une anthologie d'Octave Crémazie qui réunit un choix de poèmes, des fragments de la correspondance de même que deux contes écrits en France. L'introduction met en relief les différentes facettes de la vie et du talent de l'écrivain : Crémazie libraire, poète, prosateur, conteur, catalyseur de la poésie canadienne-française du XIX^e siècle et prosateur sous-estimé. Ces textes sont complétés par une chronologie, une brève bibliographie et quelques jugements critiques.

Voici deux excellents volumes indispensables tant aux spécialistes du dix-neuvième siècle qu'à ceux qui désirent s'y initier.

Hélène MARCOTTE

Chansons folkloriques à sujets religieux

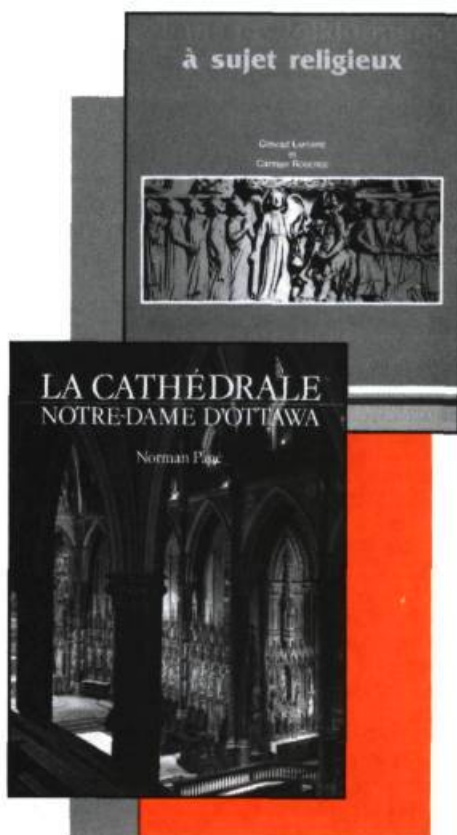
Conrad LAFORTE et Carmen ROBERGE
Presses de l'université Laval, Québec, 1988, 388 p.
(34.95 \$)

La cathédrale notre-dame d'ottawa

Norman PAGÉ
Presses de l'université d'Ottawa, Ottawa,
1988, 162 p.

Voilà deux livres prestigieux — et beaux — de presses universitaires, deux livres savants, bien documentés et susceptibles de mieux faire connaître un passé marqué par la religion. Dans le premier cas, il s'agit d'une étude de chansons folkloriques à sujets religieux. Les auteurs ont centré leur analyse sur les chansons concernant la nativité du Christ, les saints, puis une morale dualiste. Faisant partie du quotidien multiple, ces chansons reflètent et illustrent la mentalité populaire. Une anthologie précieuse de plus de 80 chansons complète le livre. Quant au livre de Pagé, bien au contraire, il fait son objet d'étude d'un sujet religieux peu populaire : il s'agit d'une église « aristocratique » de style néo-gothique construite sur une durée de plus de quarante ans. Un monument d'une grande beauté, bien étudié et illustré, qui témoigne de la qualité artistique d'une époque toute consacrée à une entreprise étrange et mégalomane.

André GAULIN



NOUVEAUTÉS

Entre l'ondine et la vestale

analyse des *Hauts Cris* de Suzanne PARADIS

Jeanne TURCOTTE

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, Québec, 1988, 148 p.

Les romans de Suzanne Paradis, y compris ceux qu'elle a réécrits, peuvent tous être qualifiés de romans poétiques. Cependant, avec le temps, l'auteur a davantage partagé les genres, ce qui a entre autres choses permis à ses romans plus récents d'échapper au débordement, à l'exubérance des images, qu'on retrouve par exemple dans la première édition des *Hauts Cris*.

L'étude thématique de Jeanne Turcotte porte sur les trois éditions des *Hauts Cris*, mais principalement sur la dernière, parue en 1981. En s'appuyant sur différentes descriptions, provenant d'oeuvres diverses, de la nymphe des eaux (ondine, nixe...), de la vestale romaine et de leur univers particulier, Jeanne Turcotte met en relief ces deux figures présentes dans les *Hauts Cris*, et qui correspondent respectivement aux deux personnages principaux, soit Marie-Andrée, femme de l'eau, d'une part, et Doris, femme du feu, d'autre part. Entre ces deux forces, un bien impuissant et improbable héros constitue tout de même le point de convergence et d'affrontement.

Cette analyse apporte un éclairage intéressant sur un aspect important de l'imaginaire du roman (ou prose, ou conte...), de sa poétique, mais néglige sans doute quelque peu une vision globalisante, qui n'est par ailleurs pas du tout son objectif.

Norbert LATULIPPE

LINGUISTIQUE

La variation sociolinguistique : modèle québécois et méthode d'analyse

Claude TOUSIGNANT

Presses de l'université du Québec, Québec, 1987, 248 pages.

Dans le français parlé à Montréal, la consonne R est prononcée de différentes façons. Cet ouvrage fait l'étude des six variantes les plus importantes, à partir d'un corpus de 100 conversations spontanées de sujets québécois francophones nés à Montréal où y résidant depuis l'âge de cinq ans.

Le livre commence par une description articulatoire et acoustique des six principales variantes. Puis, au moyen de mesures statistiques, l'emploi de chacune des variantes est mis en regard avec les caractéristiques sociolinguistiques des locuteurs, telles que l'âge, le sexe, la scolarité, l'occupation, le lieu de résidence des parents, etc. L'analyse confirme en le précisant un phénomène déjà connu à savoir la régression de la prononciation apicale roulée qui était autrefois la norme à Montréal et qui est maintenant limitée aux personnes de plus de 45 ans. Par ailleurs, il est intéressant de noter l'usage de plus en plus répandu de la prononciation fricative vélaire, progression qui est à mettre en rapport avec la scolarité des locuteurs. Chez 20 locuteurs de l'échantillon où plus d'une variante est présente, la fréquence d'apparition de ces différentes prononciations est analysée selon les contextes. Il s'en dégage notamment que les variantes roulées apicale ou ovulaire sont plus fréquentes en début de syllabe. Si cette syllabe

reçoit un accent d'insistance, c'est la variante apicale qui prédomine. En finale de syllabe, on trouvera R diptongué, si la syllabe est accentuée, et on constatera la disparition de cette consonne dans des mots grammaticaux (exemple : [paskε], parce que).

Cette étude fait preuve dans l'ensemble d'une démarche scientifique rigoureuse. On doit toutefois noter quelques erreurs. D'une part, dans la rédaction, l'auteur considère comme longues par nature des voyelles qui ne le sont pas (p. 213). D'autre part, dans la présentation, les illustrations des figures 5 et 6 ont été interverties; de plus, dans les tableaux, les différentes prononciations ne sont pas toujours indiquées avec les symboles appropriés. Néanmoins l'ouvrage qui fait le point sur l'évolution d'un fait de langue contemporain constitue une précieuse source d'informations pour tout chercheur intéressé à la sociolinguistique.

Benoît JACQUES

Langues et disparités de statut socio-économique au Québec 1970-1980

François VAILLANCOURT

Québec, Conseil de la langue française, dossier n° 28, 1988, 230 p.

La situation démolinguistique du Québec

Marc TERMOTE et Danielle GAUVREAU

Québec, Conseil de la langue française, dossier n° 30, 1988, 292 p.

Selon François Vaillancourt, entre 1970 et 1980, en se basant sur les revenus de travail des Québécois, on assiste à une augmentation de la rentabilité relative du français et à une diminution de celle de l'anglais. Cette diminution s'est fait sentir chez tous les groupes d'âge, pour tous les niveaux de scolarité et pour la majorité des emplois (quelques exceptions : la finance et les assurances).

Contrairement aux anglophones unilingues ou bilingues, les francophones bilingues, révèle l'étude, tirent avantage de leurs connaissances linguistiques. On peut croire que ce gain des francophones est dû à l'accroissement de leur scolarité et au développement des secteurs public et para-public, de même qu'à la croissance de l'emploi du secteur privé dirigé par des francophones.

Si le constat de ce premier ouvrage est positif quant à la langue française, il en va autrement du second. Pour Termote et Gauvreau, même si, dans l'avenir, on parlera de plus en plus français au Québec, ceux qui le parleront seront plus vieux et moins nombreux. Les auteurs appuient leurs dires sur les recensements, les statistiques de l'état civil et l'étude des mouvements migratoires. Au chapitre de la mobilité linguistique, l'anglais sort gagnant : en 1981, tant dans l'ensemble du Québec qu'à Montréal, les deux tiers des transferts linguistiques s'effectuent vers l'anglais. Pour ce qui est des migrations internes, le Québec se démarque du reste du pays avec un taux annuel très faible de contacts migratoires.

L'ouvrage comporte également un bilan démolinguistique du Québec de 1976 à 1981, par langue maternelle et par langue d'usage, de même qu'une analyse fouillée de la composition des groupes linguistiques dans les diverses régions du Québec, de 1951 à 1981, et de l'accroissement naturel de ces groupes. Il s'agit d'un bilan impressionnant qui fera date !

Monique LEBRUN

Politique et aménagement linguistique

textes publiés sous la direction de

Jacques MAURIS

Québec, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française, 1987

Paris, Le Robert, coll. L'ordre des mots, 570 p.

Cette oeuvre collective de douze sociolinguistes de renom nous présente de façon concise les problèmes linguistiques de la Belgique, de la Catalogne, du Pays basque, de la Finlande, d'Israël, du Mexique, de Yougoslavie et du Québec, en faisant également référence à des collectivités d'Afrique et d'Asie. Comme le dit J.A. Fishman en préface, on y traite de la langue comme d'une véritable « ressource sociétale ».

Si on peut parler de l'aménagement d'une langue dans ses composantes phonologiques, morphosyntaxiques, lexicologiques et sémantiques, on évoque également dans ce livre l'aménagement du statut des langues, qui est relié à l'identité culturelle, et donc à la forme des régimes politiques.

Le choix des langues scrutées à la loupe n'est pas innocent ni étranger aux préoccupations des sociolinguistes québécois. Ainsi, en Belgique, la dualité entre le français et le néerlandais accentue les clivages; d'autre part, le bilinguisme de la capitale et les tentatives d'amélioration de la langue néerlandaise nous rappellent une situation connue. Autre langue à statut fragile, le catalan face au castillan : elle n'est reconnue comme officielle que dans la communauté autochtone, et on tente d'en normaliser l'usage, surtout dans les écoles et les entreprises, après une époque, celle de Franco, où on l'a prohibée. Le cas yougoslave, pour sa part, intéresse par l'image de creuset linguistique qu'il suggère : une vingtaine de langues, slaves ou non. En conséquence, toutes les langues sont égales, officiellement, chacune des six républiques choisissant, dans sa constitution, celle(s) qu'elle désire employer officiellement.

Quant au Québec, on peut parler de « correction de la langue française » à partir de 1961, sous l'égide de l'Office de la langue française. Ce dernier n'intervient sur la norme qu'en 1980, donc après les lois de 1974 et 1977 faisant du français la langue officielle du Québec : il s'agit d'une normalisation terminologique, et même linguistique au sens large.

Concluons avec les auteurs que cette réflexion sur l'aménagement linguistique permet de mieux cerner les problèmes relatifs au multilinguisme et à la standardisation linguistique.

Monique LEBRUN

MANUEL

Code 001

Yvon BELLEMARE

Hurtubise, HMH, 1987, Manuel de l'élève. 328 p.

Code 001 : un manuel d'apprentissage destiné aux élèves de la première année du secondaire. Également, un code syntaxique et grammatical. Le lien entre le manuel et le code s'inscrit en sous-titre : pour communiquer par écrit.

Ce livre a belle allure et bonne tenue. Une présentation graphique tout européenne, un jeu de couleurs sobre qui s'intègre efficacement à une organisation cohérente de signes visuels. Par contre,

NOUVEAUTÉS

une iconographie terne et plate. L'aspect coquet et propre du livre séduira plus le professeur que l'élève.

Le lien entre le contenu notionnel et le fonctionnement de la langue en situation, bien assuré d'entrée de jeu (la précision, la variété), devient plus lâche dans la partie traitant de la syntaxe, se limitant presque aux traditionnels exercices d'écriture. Par contre, dans les parties traitant de l'orthographe, on prend en compte les erreurs fréquemment relevées à l'écrit (l'accord avec le pronom personnel placé entre le sujet et le verbe ou avec le complément du nom, etc.).

La première partie, dans sa forme actuelle, est simplement inutile. À quoi peuvent servir de longues listes de mots classés en fonction des difficultés orthographiques ? Pourquoi une liste de quelque deux cents homophones alors que le sujet a déjà été traité ? Pourquoi y intégrer les « pie/pis » alors que les usuels « davantage/d'avantage » brillent par leur absence ? Pourquoi quelque soixante-dix mots répartis en deux listes : « h » aspiré, « h » muet, alors qu'on aurait pu tout simplement préciser comment trouver cette information dans un dictionnaire — même le *Larousse de poche* la donne.

Les tableaux de conjugaison ont au moins l'avantage de présenter les possibilités d'accord dans les formes composées (je suis allé/e, nous étions allés/es), mais ils auraient été, à l'instar des listes de mots, avantageusement remplacés par un index permettant à l'élève de se référer facilement au contenu du livre quand il éprouve des difficultés d'écriture.

Au total, cependant, un livre très bien fait. Une intégration intelligente et efficace des acquis de la grammaire structurale, des recherches sur les difficultés d'écriture et des théories sur la communication. Un beau livre dont les qualités devraient s'imposer.

Michel PAQUIN

NOUVELLES

Les cœurs empaillés

Claude JASMIN

Guérin éditeur, Montréal, 1988, 173 p.
(coll. Le Hibou blanc)

Pour lancer la collection « Le Hibou blanc », l'éditeur Guérin réédite les *Cœurs empaillés* de Jasmin en l'habillant d'une présentation de luxe. L'auteur rehausse son texte de 1966 par des aquarelles de son cru.

La rapidité avec laquelle les portraits sont brossés n'est pas sans rappeler le « Une passion n'attendait pas l'autre » de Gérard Godin, citation mise en épigraphe au début des dix nouvelles. En effet, les grandes amoureuses peintes sur le vif auxquelles s'ajoute un tailleur au sexe incertain forment une fresque où la passion marque ces êtres au destin tragique. À la merci de leur milieu, ces petites gens qui triment fort pour survivre à leur amour impossible finissent dans un désespoir incalculable. La mort volontaire ou l'accident absurde viennent définitivement arrêter cette course presque insensée. Follement éprises, elles se heurtent à des impondérables :

Hélène se débat avec un repris de justice, Jeanne Groulx est éberluée par l'homosexualité de celui qu'elle aime, une autre est laissée pour compte par un prêtre défroqué, et Charlotte enfin dérive telle une épave. En somme, tous ces portraits ne sont pas des inventions car Jasmin affirme avoir côtoyé des êtres semblables et, pour ne pas les oublier, il les a immortalisés.

Troublante à souhait, la peinture de ces personnages déboussolés saisit le lecteur : Jasmin, de quelques traits rapides, fige la destinée de celles qui rêvent d'un romantisme hélas illusoire. Dès les premières lignes, il campe l'amoureuse et la pousse sans merci dans la gueule du destin sans s'empêtrer dans les dédales d'une description psychologique. Jasmin est conteur certes, mais la célérité avec laquelle il agit sa plume comme ses pinceaux soustrait ses créations d'une profonde densité. Cependant, la relecture des *Cœurs empaillés* ne manque pas de charme.

Yvon BELLEMARE



La mémoire à deux faces

Esther CROFT,

Boréal, Montréal, 1988, 132 p.

Les quinze nouvelles de la *Mémoire à deux faces* pourraient à la rigueur constituer un récit unique avec ses deux parties et son épilogue. Un même sujet le tisse, la mémoire, une mémoire double, soi et l'autre, une enfant et le monde social — famille, alliance sexuelle sans fidélité fondamentale —, un monde à deux faces, trompeur, une écriture à deux versants où le comique rejoint le tragique, où le jeu de mots rejoint l'organisation verbale totale, une écriture faite d'économie, de mots tendus, de phrases qui lapident et la destinataire rit peut-être la dernière si tant est que sa vision tragique d'une mère absente à sa naissance, et à jamais, peut se réconcilier avec la badinerie des jours. Dans l'amusement des titres de nouvelles cousues « ...De fil blanc », « l'oeil au miroir », le social qui poursuit Caïn/Caïne, finit toujours par faire retomber les mots dans la gorge. Pour faire bref, disons que la vie paraît comme (un) « Le Mariage blanc » (mariage en blanc) où la femme plus que

l'homme encore est un jouet. Une écriture forte, drue, reliée à l'urbanité, où la nature n'est que référence littéraire symbolique, une vision du monde qui engage un combat avec le vide, où l'amour sert d'appât. Un beau livre profond, une (enquête) d'existence.

André GAULIN

La lune dans une manche de capot

Sylvain RIVIÈRE

Guérin littérature, Montréal, 1988, 172 p.
(12,95 \$)

Au début on n'y croit pas. C'est que Sylvain Rivière, dans la nouvelle éponyme qui ouvre son recueil, *La Lune dans une manche de capot*, ressuscite et réactualise le légendaire Jos Violon et, de ce fait, force les comparaisons avec ses prédécesseurs du siècle dernier. Mais fort heureusement l'auteur crée par la suite des personnages tous plus délurés les uns que les autres qui prennent place dans une réalité gaspésienne bien contemporaine. Les histoires, abracadabrantes, gravitent autour du rire et du sexe, ces thèmes étant pris d'assaut tantôt par devant, tantôt par derrière par un auteur qui n'en est pas à ses premières armes. Il a déjà publié poèmes et chansons chez Marées Basses et nouvelles chez Leméac.

Sylvain Rivière possède sans conteste des dons de conteur : vocabulaire riche et surtout équivoque d'où fleurissent jeux de mots et d'esprit, avec tous les excès, toute la confusion et toutes les entorses à la langue que cela implique, situations risibles qui font sourire le lecteur parce qu'elles se situent en marge du pouvoir et de la morale, les dix-sept nouvelles sont autant de volcans en éruption. Le sens du punch, du drame et de la couture au fil blanc viennent sauver quelques nouvelles qui risquaient d'être étouffées par la propension de l'auteur à en mettre trop.

Qu'on le lise en valdrague ou qu'on en déguste les récits à l'unité, le recueil de Rivière n'a pas d'égal pour faire découvrir une Gaspésie « miouneuse de fornication bien méritée ». Habilement, d'ailleurs, la fin laissera croire au lecteur qu'il a vraiment vu « la lune dans une manche de capot. »

Charles MONGEON

PÉDAGOGIE

Les vocations et l'école

Jean VIAL

Les Éditions ESF, Paris, 1987, 166 p.

Comment l'école peut-elle répondre au problème de l'instabilité de l'emploi et à celui de l'évolution rapide de la technologie ? Pour Jean Vial, auteur bien connu de plusieurs livres sur la pédagogie, il ne convient plus de favoriser la Vocation, mais « l'éducation doit offrir à l'enfant des séries de modèles qu'il aura à explorer, à vivre sur le plan affectif, à formaliser par le langage » pour que s'ébauchent des vocations. À l'opposé d'une spécialisation unidimensionnelle, c'est le développement de la personne dans sa globalité, aussi cohérente et ouverte, aussi ferme et souple que possible.

NOUVEAUTÉS

qu'il faut atteindre. Une personne efficace possédant la faculté d'adaptation, capable d'intérêt et d'enthousiasme pour les tâches à accomplir, ayant le goût du risque et de l'engagement ainsi que des qualités de courage et de volonté.

Grâce à une pédagogie rénovée et globale, l'école peut et doit éveiller et nourrir chez l'enfant le désir de s'accomplir. À la distribution du savoir, il faut préférer le questionnement qui mène à la découverte et préserver la curiosité intellectuelle. Par une production utile et des projets menés à bien, il faut s'assurer la connivence de l'enfant pour que le travail autonome devienne valeur sociale et moyen de création personnelle. L'exercice bien compris des différentes disciplines, les relations suscitées par le travail d'équipe doivent favoriser l'équipement sensoriel, mental, social et affectif de l'écolier et s'appuyer sur les compétences langagières en vue de réaliser l'épanouissement de la personne dans ses multiples composantes.

Cette vision de l'éducation, qui s'adresse à l'école française mais concerne tout autant l'école des pays industrialisés, ne peut que susciter la réflexion chez quiconque est préoccupé par la problématique scolaire.

Évelyne TRAN

P O É S I E

Clandestine

Hélène MARCOTTE

Leméac, Montréal, 1988, 58 p.

Prix Octave-Crémazie 1988, membre du collectif littéraire de *Québec français*. Hélène Marcotte voit paraître *Clandestine*, un recueil de poèmes de cinquante laisses généralement brèves, hormis quelques-unes, où les mots s'emballent. Mais le ton est plus généralement au débit court, au débit, sorte d'exorcisme de l'absence, du silence, ritualité d'une ancienne officiante de l'amour qui se fait clandestine par l'évasion, le mutisme, le rêve, l'illusion d'un corps

autre. « Cette inconnue qui passe et ne sait plus appartenir » se désillusionne, se distancie dans la durée morte, la vitre entre elle et l'hiver, se fait Pénélope (« si tu reviens [...] rien n'aura bougé que mon corps à la fenêtre »). Une femme absence, ombre, dans « l'exil commun » utilise les mots comme anti-poésie, évanescence de ce qui fut, « absolue défense ». Une « poésie de janvier l'héritage de l'obscur », qui dit avec sobriété, éloquence contenue, repoussée, l'ancienne chaleur de l'amour perdu. Une voix déjà singulière née de l'amer, reflux de la caresse.

André GAULIN

Poésies complètes, 1955-1987

Michel GARNEAU

L'Âge d'homme/Guérin littérature, Montréal, 1988, 770 p. (35,00 \$)

En publiant les *Poésies complètes* de Michel Garneau, Guérin littérature qui, pour l'occasion, s'est associé à l'Âge d'homme (Suisse) réactive une œuvre très peu lue et commentée. Pourtant la poésie de Michel Garneau fait appel à un « langage clair et direct », peu soucieux des figures de style. Elle emprunte au quotidien, à l'amour, elle traite de la vie, de la mort, du langage aussi. Bref, le poète rend compte de ce qu'il vit et ressent en restant à la portée d'une écriture à la fois juste et précise. Des premiers poèmes datés de 1955 jusqu'aux plus récents, écrits à la fin 1987, on trouve une certaine constance thématique et une régularité stylistique, rompue çà et là par des textes plus concis qui ramassent en quelques lignes l'essentiel de l'idée à transmettre. Poète sensuel, amoureux, Garneau fait preuve d'une joie de vivre peu commune, même s'il est parfois agité par tout ce qui va mal autour de lui, même s'il sait parfois se faire violent et dénoncer l'absurdité de la condition humaine, en particulier celle des opprimés. Cet important volume de 770 pages constitue une somme poétique d'un auteur important du Québec sur lequel il faut désormais compter.

Roger CHAMBERLAND

L'œuvre poétique d'Eudore Évanturel, édition critique

Texte établi et annoté par Guy CHAMPAGNE

Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1988, 349 p. (29,00 \$)

Il y a à peine quelques années que le nom d'Eudore Évanturel est connu des spécialistes de la poésie québécoise. Condamnées par la critique ultramontaine dès sa parution en 1878, les *Premières Poésies* ont été remoulées par l'auteur puis rééditées en 1888, dans une version passablement « nettoyée » et expurgée. Pour l'heure, ce nettoyage a eu pour effet de remettre Évanturel dans le rang, lui enlevant la majeure partie des caractéristiques qui rendaient son œuvre singulière. Le mérite de Guy Champagne tient entre autres au fait qu'il a reproduit la première édition, renvoyant en fin de volume les variantes de la seconde édition ainsi que l'accueil critique. À ces poèmes plus ou moins connus s'ajoutent ceux qui ont paru dans les divers périodiques ainsi que quelques inédits que Champagne a trouvés dans les papiers du poète. Ainsi l'édition critique juxtapose-t-elle l'édition originale, les variantes

de la seconde édition et celles du manuscrit. Un tel travail de croisement de données serait insuffisant s'il était livré sans une mise en perspective historique et poétique. À ce titre, l'introduction, peut-être d'ailleurs un peu courte, fait ressortir le contexte socio-culturel et littéraire de l'époque. Le tableau que brosse l'auteur permet de mieux situer l'œuvre dans le champ de production tant québécois que français et fait état des lectures et des influences possibles qu'auraient subies Évanturel.

Voilà donc une édition critique exemplaire qui peut permettre à plusieurs de redécouvrir une poésie du XIX^e siècle moins portée sur la religion, l'histoire et le terroir, mais soucieuse des petits détails de l'existence, de l'idéal amoureux, bref qui plante au Québec la théorie romantique qui a cours en France. Elle rend justice à un poète et à une œuvre trop longtemps tenus à l'écart de l'histoire littéraire.

Roger CHAMBERLAND

PSYCHOLOGIE

Les fugues de l'enfant et de l'adolescent

Paul MESSERSCHMITT

PUF, Paris, 1987, 96 p.

(Série « Nodules »).

L'auteur, pédopsychiatre, aborde la fugue de l'enfant et de l'adolescent sous ses aspects descriptif, historique, juridique. La fugue y est décrite comme un phénomène spatial et transgresseur. En s'appuyant sur plusieurs exemples concrets et précis, l'auteur présente le temps de la fugue comme celui d'une impulsion déterminée. Il explique ensuite comment les changements dans le style de vie (divorces, familles réduites...) isolent la relation génitrice. Paul Messerschmitt insiste sur le fait que l'éducation est un phénomène actif, voire interactifs. C'est « aux parents, dit-il, de vieillir l'enfant, alors seulement le jeune les renaitra ».

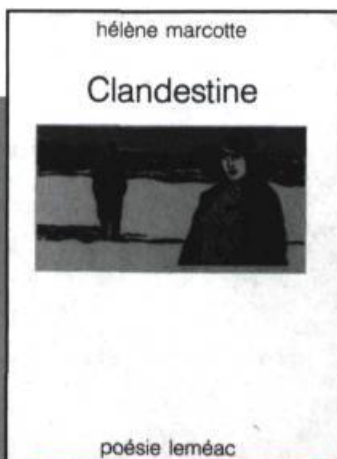
La fugue est également un acte physique, faisant échec à une autorité excessive. Certains intervenants, dans leurs relations avec ces jeunes, ne savent point équilibrer le poids de leurs exigences, ce qui provoque souvent la démission du fugueur. Par son geste, ce dernier pose un acte auto-initiatique, c'est-à-dire une création de sa propre émancipation. La répétition de la fugue devient alors une arme toute puissante pour le jeune.

L'auteur traite aussi de l'évolution de l'acte de la fugue depuis le très jeune âge jusqu'à la crise existentielle de l'adolescence, ainsi que des fugues pathologiques comme l'épilepsie, la délinquance et la toxicomanie.

Il conclut en décrivant les attitudes éducatives et thérapeutiques à adopter. La pratique de celles-ci apporterait un espoir et une compréhension plus grande de l'attitude du fugueur.

Cet essai très intéressant utilise parfois un vocabulaire spécialisé qui peut rebuter un lecteur non averti. Néanmoins je considère essentiel cet essai pour son souffle polariseur et sa vision « incisive ». Je le recommande à tous ceux et à toutes celles qui oeuvrent auprès des jeunes.

Suzanne MURRAY



R É C I T S

La reine soleil levée

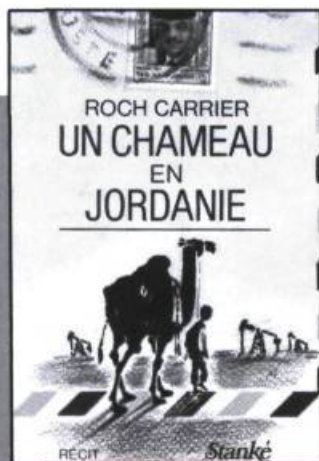
Gérard ÉTIENNE

Un mal étranger et violent terrasse soudain Jo Cannel pendant son travail de porte-faix. Sa femme, Mathilda, après avoir songé à l'aider à mourir, décide de tout mettre en oeuvre. Dieu et diable, pour le sauver. Elle l'amène, tour à tour, dans deux hôpitaux puants et misérables, puis chez le maître vaudou. Dans cet effort salvateur, que seule une femme peut accomplir, selon l'auteur, Mathilda entraîne involontairement avec elle gens du peuple et jeunes intellectuels. La misère matérielle et sociale (une absence d'hygiène totale), une saleté repoussante se mêlent en un ballet de mort autour de Jo Cannel, symbole de tout un peuple atteint d'une maladie qui a toutes les origines et que nul ne peut guérir.

Soutenue par les paroles de ses ancêtres, la femme tente de garder fierté, dignité, rationalité et esprit religieux malgré l'omniprésence des superstitions et de la terreur. Le sang et le carnage écraseront ce début involontaire de révolution.

La Reine Soleil Levée est le douzième ouvrage publié au Québec de Gérard Étienne, écrivain haïtien en exil. Les phrases nominales, comme les notes d'un metteur en scène ou les indications scéniques d'un auteur de théâtre, le rythme hachuré et haletant, l'absence de dialogues nous pressent d'entendre ce cri d'urgence. Ce récit étouffant, souffrant, d'une insurmontable méchanceté(?), au style travaillé, original nous fait sentir(?) la « dégringolade inévitable de la race » et le combat inéluctable, inégal pour tenter de conquérir « la qualité indispensable au progrès des Noirs du pays : l'indépendance absolue » de vivre et de penser. Rien de folklorique dans ce récit de vitalité et de mort. Par son style, son intrigue, son souffle, *la Reine Soleil Levée* est une oeuvre majeure.

Francine LABELLE



NOUVEAUTÉS

Un chameau en Jordanie

Roch CARRIER

Stanké, Montréal, 1988, 157 p.

Dans un style simple et agréable, efficace comme dans l'ensemble de ses romans, Roch Carrier amène son lecteur à découvrir un nouveau pays avec *Un chameau en Jordanie*. La formule, heureuse, déjà utilisée avec *l'Ours* et *le Kangourou* pour la visite de l'Australie, séduira encore tant le lecteur adulte que le jeune élève attiré par l'étranger. Il va sans dire que la présence d'un gamin d'une douzaine d'années, Fathi, n'est pas sans soulever l'intérêt des garçons et des filles du même âge. C'est guidé par lui et sur le dos de son « vaisseau du désert » que « le Voyageur d'Amérique » visite Petra, un haut lieu de la Jordanie. Au fil de son séjour, il analyse les problèmes politiques et les guerres qui déchirent le pays, parseme son récit de réflexions sur le sort des Jordaniens et l'avenir de leur patrie. En même temps se noue entre le voyageur et son guide un échange amical qui lui permet de remonter dans l'histoire et de connaître un peu mieux celle de Fathi et des Bédouins, ses ancêtres. Un accident stupide et le chameau de Fathi, blessé, doit être abattu. Que fera-t-il sans son gagne-pain? Le narrateur, invité chez le roi Hussein, confie le sort de l'enfant au souverain, qui y trouve la solution la meilleure : assurer son éducation.

Un récit, une histoire, un document, en somme un beau guide de voyage.

Gilles DORION

R E V U E S

Revue québécoise de linguistique,

vol. 16, n° 2, 1987.

Problèmes linguistiques et enseignement du français au Québec, Université du Québec à Montréal, 334 p.

Il est rare que des revues de linguistique s'intéressent à l'enseignement au point de lui consacrer un numéro spécial, et c'est dommage, car elles apportent à l'analyse des problèmes d'apprentissage linguistique rigueur scientifique et préoccupations de haut niveau, comme en font la preuve les auteurs que voici.

Kathleen Connors décrit trois types de mesures du niveau d'acquisition d'une langue seconde, à savoir la loquacité, la variété et la grammaticalité. Dans un article abondamment illustré, Joachim Reinwein recourt au test de closure pour examiner les effets de l'illustration sur la compréhension du lecteur de 3^e année. Céline Robitaille nous fait part de l'usage de la structure « faire + infinitif » chez les cégépiens et les universitaires francophones et anglophones bilingues. Luc Ostiguy et Gilles Gagné viennent combler une lacune du programme de français oral de l'école primaire en proposant des activités visant à développer chez les élèves l'utilisation de variantes linguistiques de niveau soutenu en situation formelle. À l'heure où l'on se penche de plus en plus sur l'éducation pluri-ethnique, l'étude d'Alison d'Anglejan et de Diana Masny se propose d'approfondir l'interaction entre culture et cognition en recourant à la théorie des schémas



cognitifs, sociaux et linguistiques. Madeleine Saint-Pierre et Helga Feider analysent la diversification des formes linguistiques, pour un même acte de parole, chez des enfants allant de cinq à dix ans. En expliquant les principes de base de leur didacticiel sur les relatives complexes, Louise Emirkanian et Lorne H. Bouchard soulignent la nécessité d'amener l'enfant à manipuler la langue et à réfléchir sur son fonctionnement.

Bref, malgré un métalangage un peu sophistiqué et la lourdeur de certaines analyses quantitatives, ce numéro offre une lecture stimulante à tout enseignant de français soucieux de se ressourcer.

Monique LEBRUN

Blaireau

Journal à lire, journal à découvrir, journal à partager
Éditions Gallimard/Agîem/Télérama, Paris.
1987-1988.

Blaireau, c'est trois journaux pour la maternelle et la première année du primaire : un journal comme un livre d'histoire, un journal à découvrir, un journal à partager avec les parents.

Le journal à lire renferme, en plus d'une histoire, un quiz, des comptines et des poèmes qui sont susceptibles d'éveiller ou de fasciner l'imaginaire des enfants.

Le journal à découvrir permet à l'enfant de se familiariser avec le monde des petits animaux et de collectionner des fiches signalétiques, des recettes amusantes ainsi que des bandes dessinées.

Le journal à partager renseigne les parents ou les enseignants sur quantité de sujets qui rejoignent leurs préoccupations.

C'est une revue mensuelle qui fournit à l'enseignant des propositions de travail intéressantes pour l'organisation d'ateliers d'éveil. Toutefois, il lui faudra adapter l'information donnée, car celle qu'on utilise s'adresse spécifiquement au milieu européen.

Aline DESROCHERS-BRAZEAU

NOUVEAUTÉS

ROMANS

Ô ma source !

Daniel GAGNON

Guérin Littérature, Montréal, 1988, 190 p.

Le révérend pasteur protestant Calvin Douglas est âgé de soixante-dix ans. Alcoolique, épris d'absolu, il quitte sa femme et son ministère. Il se réfugie à l'hôtel en face de son église où, parmi les filles, il boit et commence à rédiger ses confessions dans lesquelles il retourne en lui-même et remet en cause sa vie et sa relation avec Dieu.

Le récit s'élabore autour du manuscrit du pasteur et de la correspondance qu'il établit avec sa femme, son évêque et sa fille. Dans ce roman épistolaire, intelligemment construit, Daniel Gagnon révèle à petites doses la nature de ses personnages troublés et troublants. En l'absence de Calvin, l'évêque s'efforce de le ramener dans le « droit chemin », s'empresse auprès de sa femme, mondaine et légère, mais toujours amoureuse de son mari le pasteur, son « saint homme d'amour » (p. 86). Enfin, il y a Sally, la fille du pasteur, dont la vie est une catastrophe, qui ne lui écrit que pour lui demander de l'argent. Le récit démarre plutôt lentement mais plus la situation des personnages se détériore, plus leurs passions s'étalent et s'entremêlent dans un même élan à la fois sensuel et mystique. Un roman de l'intériorité où se confrontent spiritualité et matérialité.

Jean GUAY

Sortir du piège

Jean-François SOMCYNISKY

Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1988, 283 p.

Auteur de nombreux livres dont *la Frontière du milieu* (Prix du Cercle du livre de France) et *les Visiteurs du pôle Nord* (Prix Louis-Hémon), Jean-François Somcynsky explore, dans son quatorzième volume intitulé *Sortir du piège*, les sentiments d'un être qui a été brutalisé et qui doit assumer les conséquences de cette violence.

En rentrant chez elle après un souper au restaurant, Louise échappe de justesse à une tentative de viol. Cet incident bouleverse son existence et la jeune femme tente alors de reprendre sa vie en main tant dans ses relations professionnelles que dans ses liaisons amoureuses. Héroïne fragile malgré sa détermination, elle recherche une manière de vivre sans être la victime de son entourage. L'auteur décrit toute son évolution intérieure à partir du jour où elle est assaillie, « the day the earth was split open and slowly stopped turning », en passant par celui où elle applique la loi du talion et brutalise deux hommes, jusqu'au moment où elle se réconcilie avec la vie.

Jean-François Somcynsky évite les longs préambules et capte dès les premières lignes l'intérêt du lecteur. L'intrigue est habilement menée et l'écriture pleinement maîtrisée. *Sortir du piège* est un livre troublant qui ne peut laisser indifférent.

Hélène MARCOTTE



Les noces de Sarah

Simone PIUZE

Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1988, 459 p.

Auteure de textes pour la télévision et collaboratrice à plusieurs journaux et périodiques, Simone Piuze a mérité le Prix du Cercle du livre de France en 1977 pour son premier roman, *les Cercles concentriques*, et le Prix Molson de journalisme en loisir en 1985. Malgré ces succès, son deuxième roman, *les Noces de Sarah*, a été accueilli de façon partagée par la critique.

Journaliste à la pige, Sarah Beshner essaie de donner un sens à sa vie à travers de multiples relations amoureuses. Le départ de son père, alors qu'elle était enfant, l'a marquée profondément et depuis elle le recherche inconsciemment. L'arrivée de Philippe dans son existence modifie sa façon de vivre. Elle décide de s'installer dans une commune avec lui mais ne parvient pas à s'intégrer réellement au groupe. Au cours d'un voyage organisé en Floride, elle rencontre Ronny, un étudiant au doctorat en sciences politiques. Elle tombe aussitôt amoureuse de lui mais doit retourner avec Philippe puisque Ronny préfère attendre la fin de sa rédaction de thèse avant de s'engager avec elle. Ils correspondent donc en secret. Incapable de rester plus longtemps à la commune, Sarah décide de partir en Europe. Ronny vient l'y retrouver peu après et, grâce à l'obligance (?) de ce dernier, elle trouve enfin la paix.

Les Noces de Sarah est un livre qui plaît dans l'ensemble mais déçoit dans le détail. L'in vraisemblance de certains épisodes — dont ceux où les personnages tombent en amour en un clin d'œil — et l'absurdité du dénouement déconcertent le lecteur. Un roman qui se lit bien mais qui ne comporte rien d'exceptionnel.

Marie-Josée MARCOTTE

Baie des anges

Serge VIAU

Boréal, Montréal, 1988, 221 p.

Le roman de Serge Viau, dont l'action se situe dans les années 1980, narre les aventures de Léo-Paul Hicks, journaliste à la pige qui laisse la ville pour s'installer quelque temps chez son vieil ami Paul. Léo caresse le vieux projet « d'une traduction de tous les textes des disques de Tom Waits », mais une série de disparitions de fillettes l'amène à agir comme détective privé. Le récit se meut alors en une sorte de roman policier au terme duquel Léo résout l'énigme et découvre l'identité du « Bonhomme Sept Heures de Baie des Anges », qui mangeait ses jeunes victimes après les avoir enlevées, assassinées et dépecées à la hache.

Malgré les apparences, il ne s'agit pas d'un roman noir. L'écriture elliptique, alerte, ironique, sarcastique et volontiers populiste du narrateur soutient un récit où le rêve et le réel se mêlent. Mais si la fusion onirisme-réalité est motivée par l'usage constant et abondant que font les protagonistes de l'alcool et de la mari, et si les extraits de chansons de Tom Waits, qui parsèment le récit de Léo, agissent comme un écho du passé ou un jugement du présent, ou encore deviennent à l'occasion une mise en abyme du récit principal, le lecteur ne trouve pas toujours dans l'appariement de ces éléments prometteurs une suffisante force de conviction.

De même, la structure du roman est intéressante. Le livre est divisé en 7 parties qui portent chacune le nom d'un jour de la semaine, depuis le « lundi » jusqu'au « dimanche », alors que le narrateur « se repose » (p. 221). De plus, le sculpteur Victor Turmel est, pour sa part, présenté comme un homme des cavernes et s'écrite au début du roman : « Si Baie des Anges doit renaître, ce sera par la folie ! Par la folie créatrice ! »

Serge Viau n'a pas fait, pour son coup d'essai, un coup de maître, mais peu s'en faut.

Jean-Guy HUDON

Et voilà que la vie fait naufrage

Léon-Gérald FERLAND

Guérin Littérature, Montréal, 1988, 193 p.

« D'où ceci : écrire est tuer », lit-on en épigraphe au deuxième roman de Léon-Gérald Ferland, *Et voilà que la vie fait naufrage*. On va lire, en effet, un habile exercice littéraire dont le sujet principal est le meurtre. « Et j'ai maintenant résolu de consigner un meurtre parfait, le meurtre par excellence », affirme le narrateur Georges, qui vient de soutenir, après avoir écarté l'extravagante tentation de tuer sa femme Aline, qui avait détraqué son esprit : « La composition : c'est bien ce qui tue ». D'où donc le double jeu auquel se livre l'assassin en puissance, meurtrier ou écrivain, autour duquel meurent inexplicablement des femmes de plaisir et de désir. Au cours d'une période s'étendant du 22 décembre au 6 janvier, divers événements se produisent qui laissent une jonchée de cadavres dans le sillage du narrateur alors que lui-même cherche la technique la plus parfaite pour réaliser son « entreprise ». Sa chronique — ou sa « sottie chronique », selon ses propres termes — est jalonnée d'indices, qu'il

NOUVEAUTÉS

rassemble au point de tisser un réseau serré prouvant que sa femme Aline milite activement dans un groupuscule nommé « La Majorité Silencieuse » qui lutte contre la prostitution, les films pornographiques et les salons érotiques; qu'elle participe assidument à des cérémonies de spiritisme tendant à épurer le quartier. Partout aussi des repères guidant le lecteur/la lectrice dans l'organisation du récit. En fin de compte, Georges décide de tuer Aline. Puis il se rend chez une voyante — qu'il consulte souvent — à qui il raconte les assassinats qu'il a décrits et la jouissance cathartique qu'il a éprouvée dans l'écriture.

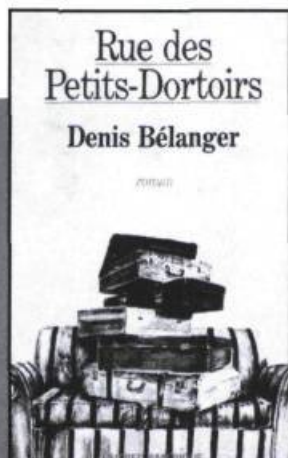
Un style flamboyant, quelques complaisances littéraires, certaines longueurs, de nombreux jeux de mots, la plupart du temps réussis, composent la recette infailible de cet exercice d'écriture dans lequel le lecteur s'est fait prendre. Un vrai plaisir d'intellectuel !

Gilles DORION

Quatre scènes principales composent l'ensemble : « le Rituel des comptes », « les Retrouvailles », « la Visite » et « l'Enfant des masques ». Des personnages curieux, hauts en couleur, pleins de tempérament, ressuscitent : chère Hortense, qui mange du papier, et la fidèle Marie-Rose, sa compagne, qui, chaque année, se livre au rituel des comptes lors de la visite d'Alphondor-la-valise, le propriétaire d'alors, accompagné parfois de l'orageux Théophile. Tout cela sous l'œil intéressé de la chatte Vicaire. La troisième scène raconte ensuite la visite de la Divine Albani. La belle et tendre Olive, auditionnée par la cantatrice, tente de l'empoisonner puis sombre dans la folie. La dernière scène évoque sa mort, la naissance de Romulus et les recherches qu'il effectue pour connaître ses origines. L'épilogue rapporte la mort du narrateur Romulus, dont la présence était assurée tout au cours du récit par de nombreux passages en italique écrits par un autre narrateur omniscient. La postface, plutôt inutile pour le lecteur, décrit les circonstances du roman.

Il faut noter par-dessus tout des observations fines et perspicaces sur le monde ambiant, un regard critique et nuancé sur la vie de l'époque (début du XX^e siècle) à Montréal, sur un pays de froid et de glace, de silence et de résignation. Et une écriture superbe !

Gilles DORION

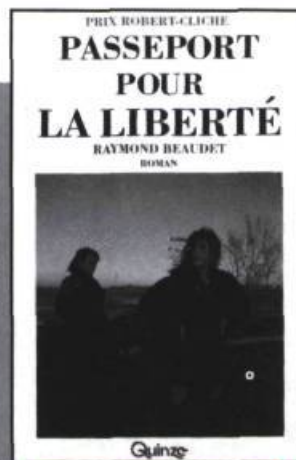


Rue des petits-dortoirs

Denis BÉLANGER

Québec/Amérique, Montréal, 1988, 142 p.

« Il était une fois une ville qui démolissait systématiquement ses souvenirs pour les reconstruire à sa façon. » Ainsi commence la « petite sagaga en forme de conte » qui constitue le premier roman de Denis Bélanger, *Rue des Petits-Dortoirs*. Le prologue met en place avec une rare efficacité les éléments de l'histoire. Se détache aussitôt une petite maison biscornue, épargnée par les bulldozers, unique survivante d'un passé oublié. Le propriétaire de cette maison désormais inhabitée, Romulus Ducharme, revient y errer pendant des heures pour en raviver les souvenirs et en écrire l'histoire.



Passeport pour la liberté

Raymond BEAUDET

Quinze, Montréal, 1988, 293 p.

Passeport pour la liberté, prix Robert-Cliche, roman de Raymond Beaudet, n'est pas exceptionnel. Il est bien écrit, dans une langue agréable, certes, mais les (trop) nombreuses considérations « philosophiques » d'un narrateur combien suffisant, à propos de tout et de rien, ralentissent l'action, gênent la lecture...et agacent le lecteur.

L'histoire est simple, sans prétention. Réfugié dans la maison qu'il a fait construire sur la terre qu'il a achetée à Saint-Sylvestre, François Auclair, le narrateur, est victime de coups de feu qui retentissent dans la nuit. Il s'empare alors d'un magnétophone et raconte l'histoire qu'il nous donne à lire. Technique qui n'est pas nouvelle car de nombreux romans d'ici et d'ailleurs nous ont habitués à la mise en abyme. Le narrateur, qui raconte à la première personne, fait un retour sur son passé, un passé récent, soit depuis trois ans, alors qu'il a décidé de quitter son poste de sous-ministre pour découvrir le monde et de nouvelles valeurs. C'est par hasard qu'il s'arrête à Saint-Sylvestre où il achète une terre de 4,5 millions de pieds carrés qui fait l'envie de nombreux autres concitoyens qui rêvaient, eux aussi, d'acquérir cette terre sur laquelle, on l'apprendra plus tard, est cachée une importante somme d'argent qu'il mettra finalement à jour, en procédant par déduction. Voilà pourquoi on en veut à sa vie, dans l'espoir de s'approprier le trésor. Mais on sait depuis le début qu'il découvrira le trésor...et le suspense n'en est pas un ! L'idylle avec Michelle est cousue de fil blanc.

Raymond Beaudet a du talent, comme le confirme cette première œuvre, mais il devra resserrer son intrigue pour intéresser davantage. Il a l'art de la narration. C'est déjà beaucoup.

Aurélien BOVIN

THÉÂTRE

Passer la nuit

Claude POISSANT

Les Herbes rouges, Montréal, 1988, 135 p.

Une nuit pareille à toutes les autres, dans un bar à l'image de tant d'autres. Six personnages, identifiés par leur prénom, occupent chaque soir cet espace fictif, refuge qu'ils ont eux-mêmes inventé afin de tromper le malaise qui trouble leurs nuits. Drague, querelles, confidences : autant de moyens pour « passer la nuit » et surtout, pour éviter de se retrouver seul face à ses propres fantômes.

Par des dialogues rapides où se mêlent images et mots crus, quelques êtres essaient de communiquer. Ils y arrivent mal, et s'en tirent en s'inventant une image qu'ils traînent soir après soir, dans ce prétendu bar. Serveuse féministe, barman intellectuel et cynique, alcoolique désabusée en quête d'amour, séducteur à lunettes noires et air viril, couple « libéré » : chacun cache derrière un mensonge sa fragilité.

Cette nuit comme les autres, qui s'étire d'heure en heure au rythme de la musique et de la danse, est la dernière d'une série qu'on veut terminer. C'est alors que les crises éclatent et que, dans cette atmosphère froide et étrange, les comptes se règlent — ou non.

Passer la nuit : une pièce déroutante, qui fascine et fait sans cesse osciller le lecteur/spectateur, comme les personnages, entre la réalité et l'illusion.

Marie LALIBERTÉ